

à la fin du siècle dernier

par Eugen Weber

Nous présentons ici la fin de l'étude de l'historien américain Eugen WEBER, consacrée à la naissance du sport en France.

Les deux premières parties ont paru dans les numéros 52 et 53-54 de la Revue Olympique.

La renaissance nationaliste

Le rugby restait fidèle aux idéaux adoptés par les premiers clubs sportifs: l'élitisme, l'amateurisme, la valeur éducative des activités sportives, voilà ce que défendaient ses partisans, voilà ce que nous trouvons dans les écrits d'hommes comme Pierre de COUBERTIN. COUBERTIN, dont les efforts jouèrent un rôle essentiel dans le développement et la reconnaissance des activités sportives, vers 1880-1890, considérait l'athlétisme comme une activité éducative déterminante, capable de former des hommes complets et de sortir les jeunes Français de l'inertie physique et intellectuelle. Mais COUBERTIN n'avait pas pré-

vu que le renouveau athlétique, pour lequel il avait tant fait, contribuerait, dans une large mesure, à la renaissance nationaliste qui précéda 1914.

Avant la fin du siècle, l'"Almanach des Sports" célébrait déjà les vertus martiales des jeux d'équipes. "Le football", par exemple, "est une véritable petite guerre, avec son indispensable discipline, et sa façon d'habituer les participants au danger et aux coups". En 1913, dans son étude bien connue sur l'état d'esprit des jeunes de la classe moyenne, AGATHON notait l'influence du sport sur "l'optimisme patriotique de la jeunesse" et vantait "le bienfait moral des sports collectifs, tel le football, tant pratiqué dans nos lycées", qui "crée et maintient un climat belliqueux chez les jeunes (41).

COUBERTIN lui-même n'avait que peu à faire de conclusions de ce genre. Mais il cita, en l'approuvant, un article du journaliste Pierre MILLE qui récapitulait ce que le sport avait apporté à ses jeunes contemporains: "Très souvent, ils considèrent une guerre éventuelle comme un match qui doit être joué aussi bien que possible, après avoir subi un entraînement scientifique. On tient bon, on reste calme, on retient son souffle jusqu'au bout. Si l'on gagne, on gagne; si l'on perd, on perd. Ce n'est pas un déshonneur. Un jeu est un jeu et rien de plus" (42).

Une liberté sous bonne garde

Outre le fait qu'il aide à se préparer, le sport, ainsi que le remarquait Hippolyte TAINÉ, peut très bien être considéré comme un excellent *dé-versoir... au trop-plein de vigueur de la jeunesse*..." Pour la société, les jeux de compétition étaient un moyen de canaliser et de régler la violence, notamment la violence sauvage de l'adolescence. Pour les individus trop prêts à suivre des meneurs subversifs, les jeux permettaient de s'affirmer, et parfois même de s'adonner à la violence de toutes les façons que la société condamne habituellement, hors des champs de bataille. Théodore ROOSEVELT, chaud partisan de COUBERTIN, prêcha toujours la valeur du sport en tant que source d'énergie, mais aussi comme moyen d'en canaliser l'excès dans des directions approuvées par la société (43). Si, pour les enfants, le jeu est souvent un substitut au travail, pour les adolescents, son aspect réglé peut souvent offrir une occasion unique de s'exprimer et de rencontrer des succès immédiats. On peut considérer, en les approuvant ou non, le genre d'interprétations que l'on peut en tirer. Faisant écho aux écrits de HUIZINGA qui, dans *"Homo ludens"* dénonçait la contribution du sport à *"l'infantilisme de la vie contemporaine"*, un psychologue français découvrit que le sport pouvait être un *"apaisement extraordinairement efficace à l'inconscient insatiable"*, et, par conséquent, *"un moyen très*



Theodore ROOSEVELT

puissant d'infantilisation". Cette opinion est le mieux exposée dans l'oeuvre de Georges MAGNANE, pour qui la discipline sportive offre une *"liberté sous bonne garde"*. La possibilité d'exercer un contrôle social apparaissait plus forte que la libération et l'expression de l'individu: *"Le sport est le principal pôle d'attraction vers des activités approuvées: licite, consciemment social, et au sens le plus large du terme, docile"* (44).

Nous savons que lorsque des problèmes, vitaux pour les animaux sauvages, sont résolus grâce à l'intervention de l'homme, un excès d'énergie utilisable dans le jeu devient alors disponible. Les animaux domestiques adultes montrent alors

des tendances à jouer que l'on ne trouve normalement que chez les jeunes. Pour l'animal captif, le jeu joue aussi un rôle hygiénique, car il permet d'avoir une activité sans laquelle l'animal nourri sans effort et protégé contre les ennemis naturels, tend à adopter une conduite aberrante. Les animaux captifs, tous les zoologues nous le disent, ont particulièrement besoin de se distraire et de dépenser leur excès d'énergie. Jacques LECOMTE traite, à propos du jeu chez les animaux, des activités ludiques comme d'un substitut destiné à leur éviter des névroses susceptibles de se déclarer, si leurs instincts ne pouvaient s'exprimer dans des activités normales ou de remplacement. Parlant de la tendance qu'ont les animaux, déli-
vrés de la nécessité de lutter pour survivre, à exprimer leur liberté dans le jeu, il constate une conduite ludique *"parmi les jeunes animaux dont l'enfance est particulièrement prolongée et dont les besoins essentiels sont satisfaits par leurs parents"* (45).

Sans même se rappeler la formule de ROUSSEAU, pour qui *"éduquer, c'est retarder"*, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître l'équivalent de ces jeunes animaux parmi les jeunes des classes moyenne et supérieure, alors élevés dans les écoles de France. Les possibilités concrètes du sport furent rapidement remarquées et généralement approuvées, et l'on peut d'ailleurs en juger d'après l'essai publié en ap-

pendice à l'enquête d'AGATHON, dans lequel un journaliste vante l'éducation sportive qui prépare ses sujets à être *"un homme convenable et satisfait dans la place qui lui convient"* (46). Un autre auteur raconte comment la pratique du football et du cross-country lui a appris, à lui et à ses amis, la nature compétitive de la vie, les a persuadés que les hommes étaient inégaux et les a détournés du socialisme, avec ses fausses idées d'égalité, de fraternité et de pacifisme. *"Le sport m'a ouvert les yeux sur moi et sur mes sentiments réels"* (47). Ceci rappelle les remarques qui purent être faites plus tard, comme celle de Lucien ROMIER, par exemple, qui était persuadé qu'une équipe de football pour mille habitants résoudrait les problèmes sociaux. Il est exact que la hiérarchie des joueurs et des athlètes coïncidant seulement très approximativement avec la hiérarchie sociale en général, les jeux peuvent fournir un substitut temporaire et artificiel contre les barrières irritantes de la réalité. Ils permettent aussi à l'individu de communiquer - de communier - et d'établir, pendant un certain temps, des relations personnelles et sociales qui lui feraient défaut autrement. Peu avant la première Guerre Mondiale, un pamphlet assez obscur plaidait pour cette valeur particulière du sport - la véritable égalité établie sur le terrain de jeux - en tant que moyen d'éducation sociale. Mais nous avons déjà vu que cela n'était pas susceptible de se produire dans les conditions qui étaient celles

des années 1880-1890, lorsque les différences de classes étaient affirmées plutôt que menacées par les nouveaux clubs athlétiques.

*

*

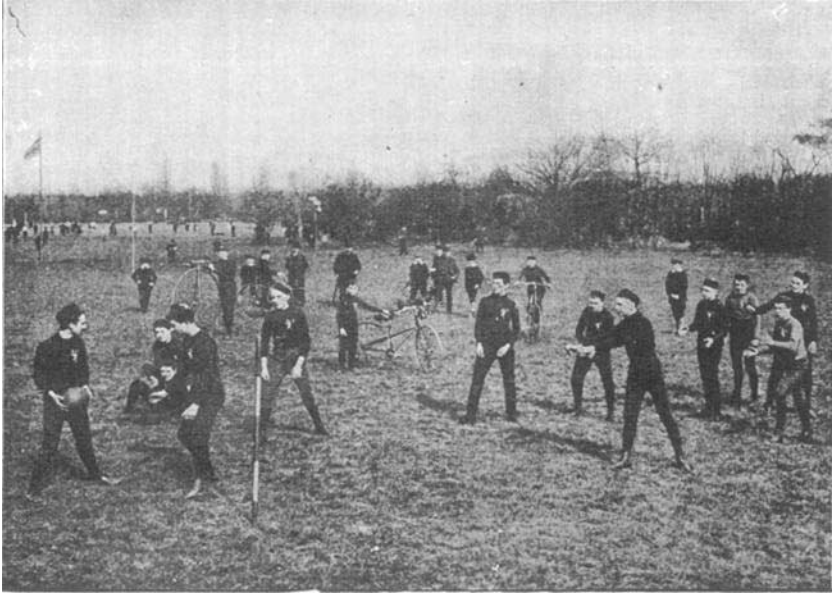
*

Rivalités sportives, rivalités politiques

ROMIER prononça ces paroles entre les deux guerres, lorsque des hommes de bonne volonté recherchaient parfois *"un substitut à l'union nationale dans une équipe de football"* (48). Vers 1890, l'idée même d'activités sportives pour le commun des citoyens soulevait

plutôt des rires, lorsque ce sujet était posé dans un conseil municipal. Réciproquement, lorsque la Fédération Sportive Athlétique Socialiste fut fondée en 1908, elle s'adressait seulement aux membres du parti socialiste (SFIO). Bien que cet exclusivisme fut écarté dès 1911, les activités sportives pour les ouvriers ayant une conscience de classe restaient à la merci des fluctuations politiques et n'avaient que peu d'importance jusque vers 1930. Les socialistes suisses firent beaucoup mieux à cet égard, avec leur SATUS (Fédération de Gymnastique et de Sport des Ouvriers), fondé en 1874.

Il y avait, bien sûr, les patronages, entreprises bien-intentionnées, destinés à améliorer le caractère et le corps des pauvres méritants. Le nom reflète un certain paternalisme et, finalement, une inspiration protectrice. Ce n'est pas que, vu à la lumière contemporaine, il y eut beaucoup de mal à cela, mais c'est surtout parce que les patronages en eux-mêmes servaient d'autres buts, alors que leurs activités, loin de rassembler les enthousiastes sportifs, accentuaient leurs différences. Depuis les années 1870 environ, de nombreux clubs anglais avaient été fondés dans les églises, chapelles ou écoles du dimanche et avaient atteint un niveau national. Mais alors qu'en Angleterre, les organisations de ce genre étaient *"une source innocente de plaisirs et de satisfaction pour les masses"*, en France, elles étaient



Les élèves de l'Ecole Alsacienne jouant au rugby au bois de Boulogne.

trop souvent un moyen de contrecarrer l'ennemi. Ainsi, et particulièrement dans les régions de l'ouest, où les divisions politiques étaient les plus vives, de nombreuses petites villes possédaient deux clubs sportifs, alors qu'un seul aurait suffi, l'un catholique, l'autre républicain, l'un pour la droite, l'autre pour la gauche, centres d'activités de leur parti et foyers de haine pour l'adversaire (49). Dans la première décennie du siècle et particulièrement après la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat de décem-

bre 1905, les catholiques firent de très sérieux efforts pour développer et organiser les activités éparses des groupes paroissiaux et de regagner ainsi un peu de leur influence perdue avec la disparition de nombreux établissements d'enseignement. Un nombre croissant de patronages paroissiaux, délibérément orientés vers les activités physiques et qui s'adressaient aux jeunes (les jeunes de St. Bruno, de St. Genès, de St. Roch) se regroupèrent en unions régionales de gymnastique et du sport, qui, à leur tour, s'affilièrent à la

Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France, fondée en 1898.

L'Union Régionale Gymnastique et Sportive des Patronages du Sud-Ouest fut officiellement enregistrée en 1907. Ses dirigeants soulignaient, naturellement, qu'ils n'avaient aucun but politique, mais en fait, leurs opinions politiques étaient bien connues, ce qui contredisait leur profession de foi de neutralité. Les autorités restaient sceptiques. "*Sans aucun doute*", remarquait un rapport de police "*leur véritable but est de rassembler le plus grand nombre possible de jeunes catholiques, afin de maintenir sur eux leur emprise religieuse*" (50). Ce zèle catholique accéléra la fondation ou la réanimation de leurs adversaires de toujours: les patronages laïques, quelques uns fondés par des entreprises privées, d'autres (patronages scolaires), organisations extrascolaires mises sur pied, plutôt de mauvais gré, par les instituteurs d'écoles primaires, à la demande pressante de l'Inspectorat de l'Education primaire. En 1909, le sud-ouest comptait quatre-vingt dix neuf patronages scolaires de ce genre, qui se consacraient pour la plupart à la gymnastique, au tir, à l'entraînement pré-militaire. Mais l'Inspecteur d'Académie déplorait toujours l'incapacité de ces patronages républicains et laïques à répondre au défi des catholiques et des ennemis de l'esprit laïque. "*Les patronages religieux ou réactionnaires*", rappelait-

il, "*se créent et fonctionnent dans toutes les directions, s'emparent de nos élèves lorsqu'ils sortent de l'école et cherchent à détruire ce que nous avons essayé de mettre dans leur esprit*" (51).

Les patronages religieux et laïques entraient parfois en conflit à propos de l'utilisation des terrains de jeux, les premiers bénéficiant, en règle générale, de la générosité de sympathisants privés, les autres se réclamant de l'appui des autorités républicaines. Aucune partie ne perdait de vue le but final que l'Inspecteur d'Académie, cité plus haut, avait rappelé dans son rapport: ces enfants étaient les électeurs de demain.

Cette rivalité mérite probablement une étude plus approfondie. Cependant, quelque soit leur inspiration, il est clair que les patronages ont fourni quelques uns des premiers et rares terrains de jeux et activités sportives pour les jeunes des classes les plus pauvres, qui étaient en général délaissés par les clubs sportifs ordinaires.

Un privilège de classe

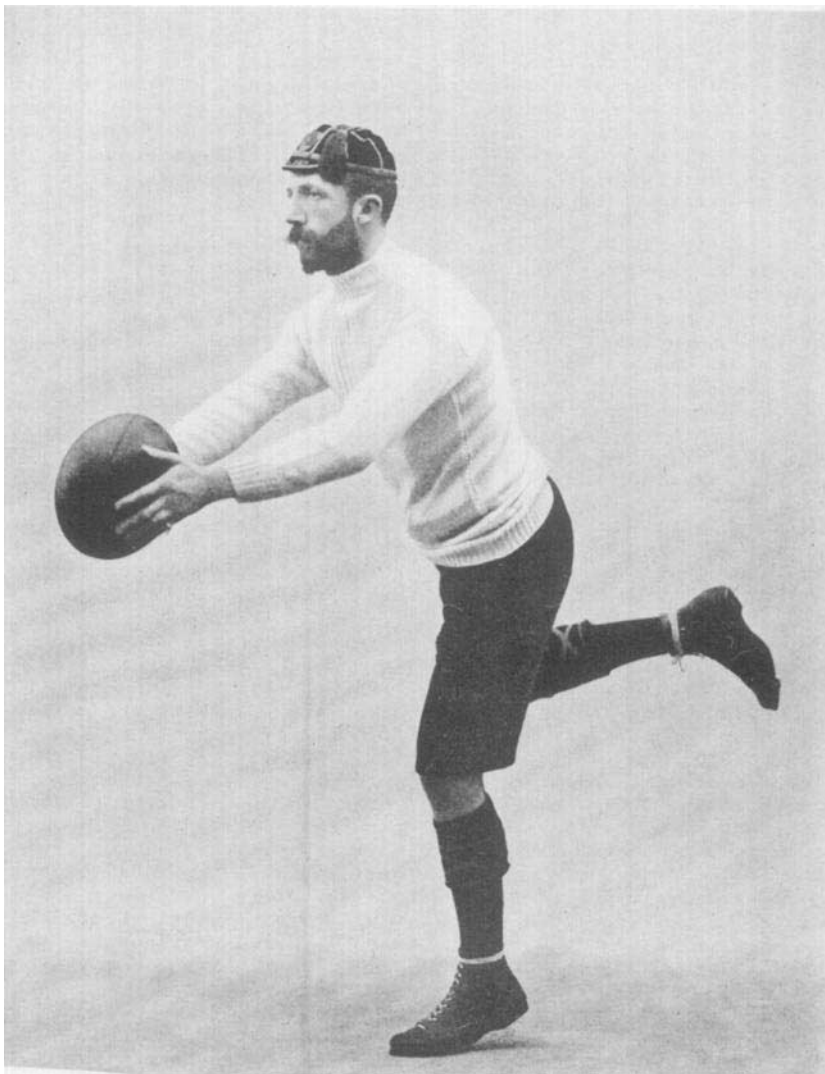
Ce n'est pas que les dirigeants de l'USFSA désirassent cet état de choses. COUBERTIN, quant à lui, souhaita toujours amener le sport aux travailleurs. Mais son hostilité en-

vers le professionnalisme, son indifférence à l'égard du coût de l'athlétisme en tant que passe-temps - faible pour les riches, mais trop élevé pour les pauvres - constituait de redoutables barrières. Lorsque, plus tard, les stades s'ouvrirent aux masses, ce sera moins le terrain même que les gradins. En vérité, ces associations sportives qui s'adressaient d'abord à la petite bourgeoisie et plus tard, vers 1920-1930, aux classes travailleuses, s'intéressaient moins à la participation et aux compétitions bénévoles qu'aux récompenses, au professionnalisme et aux sports de spectacle. Qu'il soit explicite ou implicite, l'élitisme garantissait que les sports athlétiques resteraient le privilège d'une minorité.

L'exclusivisme social pouvait se manifester dans les clubs et sur les terrains de jeux. Les tendances à l'élitisme des fanatiques de l'athlétisme pouvaient être utilisées à des fins plus mesquines. *"C'est une élite seule qui peut être admise à cette culture intensive du muscle"*, déclarait un enthousiaste d'Aquitaine (52). Et des clubs d'étudiants, en particulier, tendaient à l'exclusivisme. C'est ainsi que lorsque le Bordeaux-Université Club, fondé en 1897, rencontra des difficultés financières, habituelles pour ce genre d'associations, il décida de fusionner avec le puissant Stade Bordelais. Au cours des débats qui précédèrent la fusion, un orateur avertit que l'Université Club était une société *"de jeunes hommes ayant une éducation si-*

miltaire, venant du même milieu et partageant des goûts communs" qui, par conséquent, pourraient plus facilement rester ensemble que s'unir à l'équipe mélangée qu'ils rencontreraient dans ce club plus grand. Il est vrai que les membres du Stade Bordelais, bien que généralement décrits dans les rapports de police comme étant *"de condition aisée"*, et bénéficiant d'une *"bonne éducation primaire"*, comptaient parmi eux un bon nombre d'employés, de vendeurs, de commerçants, de voyageurs de commerce et même un garçon de café et un cordonnier. Ce genre de compagnie ne convenait pas aux jeunes bien nés. Il n'est donc pas étonnant que la fusion se défit un jour, les étudiants se séparant en 1903, pour fonder le Bordeaux Etudiants Club, en expliquant que *"les étudiants qui désirent pratiquer le sport sont fatigués d'entrer dans des clubs où ils doivent se mêler avec de jeunes gens de professions et d'âges divers..."* (53).

Cette attitude reçut l'appui ouvert ou tacite des premiers sportifs eux-mêmes, dont l'opinion est exposée dans *"Les Sports Athlétiques"*, qui fait autorité en la matière. En conclusion à une série d'articles sur la popularisation des exercices physiques, l'organe de l'USFSA s'élevait contre l'idée de clubs où ouvriers et membres *"des classes dirigeantes"* se mêleraient. *"Nous repoussons avec énergie les associations mixtes"*. Les contacts entre riches et pauvres contribueraient à créer des frictions



M. LAPORTE, capitaine de l'équipe de football-rugby du Stade Bordelais, Champion de France de la spécialité.

qu'il valait mieux éviter. Par ailleurs, expliquait cette revue, de nombreux jeunes gens ne consentiraient jamais à se mêler avec les ouvriers, à partager les jeux d'une classe qu'ils ne connaissaient pas et à laquelle ils étaient étrangers de par la naissance, la richesse et l'éducation. L'article citait *"l'un de nos meilleurs coureurs"*, qui s'indignait à l'idée de se mesurer contre des adversaires *"sortis des rangs du peuple"*. C'était là, affirmait cet article, le sentiment des trois-quarts des membres de toutes les sociétés athlétiques. Il était clair que *"l'heure du sport populaire n'était pas encore venue"* (54).

Il est difficile de dire dans quelle mesure les dirigeants de l'USFSA partageaient ce sentiment. Comme toutes les autres activités (y compris la guerre), le sport peut faire naître l'idée que ses règles s'appliquent aux autres domaines de la vie, que le sens de l'honnêteté sportive qui se développe sur les terrains de jeux peut être utilisé dans d'autres directions. Les idées de justice sociale s'en trouveront renforcées. Le sport peut constituer également un moyen d'évasion hors d'une vie qui n'a rien de commun avec les situations nettement établies que l'on rencontre sur les terrains de jeux, une excuse pour ceux qui n'ont pas le désir de résoudre les problèmes du monde extérieur, et un refuge, enfin, dans l'univers plus simple, plus limité, du club et du jeu. Nous avons vu, en outre, que

les hommes tiraient des conclusions différentes de leur expérience sportive. Une seule chose est sûre: les dix années qui précédèrent la première Guerre Mondiale offrirent peu d'occasions d'utiliser ou de considérer le sport comme l'opium du peuple. Si opium il y avait, cette possibilité ne s'appliquait qu'aux rangs plus élevés de la société. Bien que Georges BOURDON, historien et ancien du Racing, ait, en 1906, écrit en se réjouissant que *"l'éducation athlétique ayant transformé la jeunesse des lycées, commence à toucher les fils du peuple"* (55), la constatation négative contenue dans sa remarque est plus évidente que le souhait qu'elle exprime.

Le peuple et le sport

La distance entre *"le peuple"* et les partisans du sport apparaît aussi dans l'oeuvre d'inspiration nietzschéenne de Paul ADAM *"Morale des Sports"* (1907), dans laquelle l'auteur prétend que *"l'usage constant du frein est, pour le chauffeur, un exercice moral incomparable"*. Mais le terme *"chauffeur"* désigne l'employé qui conduit et entretient la voiture, ainsi qu'on peut le relever dans une autre remarque de COUBERTIN, cette fois, qui constate que l'automobile contribue à l'égalité sociale en rapprochant le riche propriétaire de son *"chauffeur"* (56).

Il suffit de regarder une série de dates pour s'apercevoir combien les activités sportives étaient loin de toucher le peuple ou ses fils. La journée de travail de 10 heures fut introduite en 1900; la loi du 13 juillet 1906 établit un jour de repos par semaine; une autre, du 23 avril 1919, réduisit la journée de travail de 10 à 8 heures; enfin, en 1936, la semaine de quarante-huit heures fut officiellement instaurée pour les hommes comme pour les femmes. Il est clair qu'avant 1919, il restait peu de temps libre disponible pour des activités sportives. A part le cyclisme, l'histoire des débuts du sport organisé ne touche que peu de Français: écoliers, étrangers, jeunes gens de bonne famille. La plupart des protagonistes étaient des lycéens et des collégiens. Et il n'y avait, vers 1880-1890, qu'à peine 52.000 lycéens et 160.000 jeunes environ dans tous les établissements secondaires laïques et religieux. Ces étudiants représentaient à peu près cinq pour cent des jeunes de leur âge (57). Peu d'entre eux s'intéressaient aux jeux organisés. Mais, à cette époque, faible était le nombre de ceux qui s'engageaient dans le nationalisme ou le syndicalisme, ou qui se passionnaient pour l'art; c'est toujours la minorité agissante qui attire notre attention, parce qu'elle affecte, et, dans une certaine mesure, reflète le reste.

*

*

*

La naissance du sport, reflet d'une époque.

S'il n'est pas trop hardi de tirer des conclusions d'une étude sommaire, j'aimerais dire que l'apparition de l'athlétisme et du sport en France, à cette époque particulière, n'est pas une simple coïncidence. L'intérêt croissant manifesté à l'égard du sport n'était relié que par accident au patriotisme.

Les raisons pour lesquelles le sport organisé rencontra un succès relatif - et qui expliquent la localisation sociale particulière de ce succès - sont de nature plus générale que le revanchisme sporadique, et plus spécifiques que les possibilités de dérivatif - ou d'exutoire au mécontentement - qu'offre l'exercice physique.

Le sport apparut en France comme une activité de loisir, caractéristique d'un moment particulier, où la stagnation ou récession économique de 1880-1890 libérait le temps et l'énergie des classes moyennes et supérieures ou, du moins, des jeunes. Des prix plus bas, des revenus relativement plus élevés, notamment pour les rentiers, les membres des professions libérales, et les personnes ayant un salaire fixe; et un mélange de progrès dans le domaine médical et de compression économique, qui prolongeaient la vie des citoyens et diminuaient les possibilités d'avancement. Tout cela signi-



La Duchesse d'UZES, patronne des sportives.

fiait que les jeunes avaient moins l'occasion ou l'envie de se tourner dans les directions qui leur étaient habituelles

lorsqu'ils n'avaient pas besoin de travailler pour gagner leur pain. Une proportion plus élevée de jeunes oisifs pouvait ou

choisissait d'attendre relativement longtemps avant d'entreprendre des activités rémunératrices. Nombreux étaient ceux qui cherchaient une carrière dans une voie moins traditionnelle: la littérature, les arts, la politique, l'aventure outre-mer.

La témérité des petites revues qui marque la fin du siècle, l'intérêt croissant pour l'épopée coloniale, le développement des sports là où on ne les remarquait pas auparavant, constituaient des réactions contre une société souvent condamnée comme étant sclérosée, mais aussi contre ses oeuvres, symptômes d'un durcissement et d'un vieillissement du tissu social. La faveur et l'importance grandissantes d'activités dont la nature n'était pas spécialement utilitaire, dans des milieux sociaux qui, peu avant, les méprisaient, sont la preuve d'un état pathologique, mais indiquent aussi qu'on y remédie.

Les partisans et les observateurs se rappelaient toujours le lien existant entre le sport et les entreprises nationales. De "La vie d'écolier de Tom Brown", de Thomas HUGHES, qui affirmait que les capitaines des équipes de rugby faisaient les meilleurs capitalistes, à "Stalky & Co", de Rudyard KIPLING, il ne fait aucun doute que, plus qu'à Waterloo, c'est sur les terrains de jeux d'Eton que l'Empire britannique a été conquis. Les réformateurs victoriens poussaient les colégiens des écoles privées à

pratiquer les sports athlétiques, afin de devenir des hommes, mais aussi d' "adroits tiraillieurs". Les enthousiastes du sport, tel Edmund WARRE, directeur d'Eton, parrainaient des bataillons de Volontaires avec autant d'ardeur qu'ils le faisaient pour les jeux. Ces hommes réussirent apparemment à transformer leur école en "splendide institution pour la Nation et l'Empire", destinée à "former une race de jeunes officiers, hardis et téméraires" (58). Et nombre de Français partageaient l'opinion de KIPLING, selon laquelle "l'Inde est remplie de Stalky, de types de Cheltenham et Haileybury et Malborough"; parmi eux, le Père DIDON, principal du collège dominicain d'Arcueil, l'un des premiers établissements français à inscrire les jeux à son programme. Lorsque le Père DIDON visita Eton, à la fin des années 1890, il remarqua que les garçons qui apprenaient à commander en jouant apprenaient à être de futurs commandants aux Indes (59).

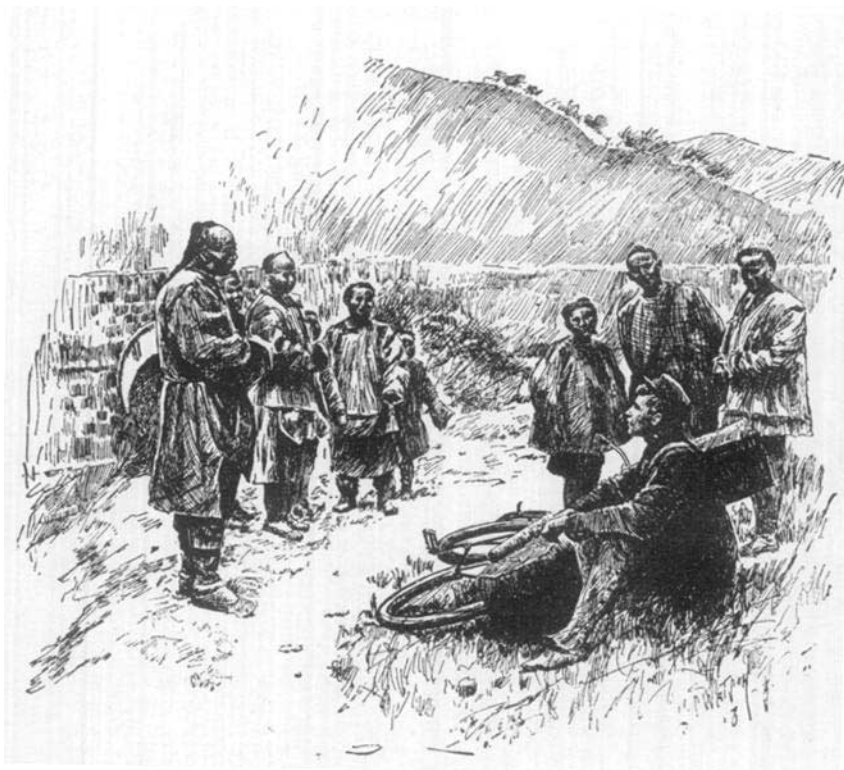
Pourquoi donc une société désireuse de renaître n'adopterait-elle pas les recettes qui ont réussi ailleurs? Il est quelque peu ironique de voir la France de 1890 se pencher sur les observations faites en 1860, au sujet des innovations réalisées en 1830. Mais il y avait aussi une raison. Il y avait là des buts que l'on pouvait offrir aux jeunes gens en quête d'une petite secousse, pas encore confrontés à une grande secousse. On est frappé de constater la similitude des termes employés par les parti-

sans du sport et ceux de la colonisation. "Ce ne sont pas les beaux esprits qui partiront pour coloniser Madagascar", écrivait un chroniqueur bien connu, "il nous faut du muscle". C'est dans les colonies, écrivait E.M. de VOGÜE au colonel Louis LYAUTEY, que l'homme peut trouver un véritable champ d'action, "durcir sa tête, son coeur et ses muscles". C'est dans les clubs sportifs, déclarait Georges de SAINT-CLAIR, que s'entraînaient les hommes d'action, "qui savent vouloir, oser, risquer, organiser, diriger et être dirigés". Et lorsque nous entendons parler d'une "école d'énergie et de volonté", ces mots peuvent aussi bien être prononcés par un fanatique du rugby que par un colonialiste (60). Après 1903, Louis HEMON, passionné de sport, quitta la France pour les déserts sauvages de Stepney - d'où il rapporta son roman purement inspiré par la boxe "Malone le Cognreur" - puis pour le Canada, où il écrivit "Maria Chapdelaine", et où il fut écrasé par un train en suivant la voie ferrée qui traverse l'Ontario. Paul BLANCHET, qui, jeune garçon, fut à l'origine des premiers jeux au lycée Louis-le-Grand en 1880-1890, devint explorateur et mourut au cours d'une expédition en Afrique.

Pourtant, au début du siècle, les jeunes s'adonnaient aux jeux moins par goût de l'action que par conformisme. C'est pour cela que KIPLING moquait ses compatriotes qui "satisfont leur âme/Avec des imbéciles en flanelle qui font la

queue aux guichets, ou avec des idiots qui se maculent de boue sur le terrain". C'est peut-être précisément parce qu'elles pouvaient satisfaire certaines âmes que les recettes anglaises, quoique anachroniques, paraissaient excitantes. L'action, la libération, l'aventure, la vie héroïque, voilà ce que les colonies semblaient promettre. Et le sport aussi. Tous deux offraient un moyen de fuir le fastidieux, l'absurdité, la répression de la vie quotidienne. Tous deux donnaient l'occasion de s'affirmer, de dépenser son énergie, si peu nécessaire ou récompensée dans la stagnation qui régnait chez soi. Tous deux reflétaient une réaction, manifeste dans les petites revues, où dans les nouvelles aventures artistiques de la *fin de siècle*, contre un mode de vie marqué par le vieillissement et l'apathie, mais une réaction davantage semblable à la révolte du petit garçon bien nourri qu'à la rébellion de l'opprimé (61). Pour autant que le renseignement soit valable, le taux de suicide des jeunes de 19 ans et moins crût plus rapidement avant 1914 que pour tout autre groupe d'âge, et attint un niveau plus élevé qu'au cours des trente années suivantes.

Tableau des conditions de l'époque, simple note dans l'histoire sociale du temps? Oui, mais avec une différence: "Les Grecs s'entraînaient pour s'adapter à leur civilisation", écrivait Jean PREVOST, en 1925, en vantant "Les plaisirs du Sport". "Nous nous entraînons pour supporter la nôtre".



Le goût de l'aventure: un explorateur en Chine dans les années 1900.

(41) Cf. Ernest SELLIÈRE, "Un artisan d'énergie française", (Paris 1917); Louis d'HURCOURT, "La Guerre et les Sports", *Almanach des sports*, 1899, 35; M. MASSIS et J. de TARDE (Agathon), "Les jeunes gens d'aujourd'hui", (Paris 1913), 35; voir aussi Paul SOUCHON et Jacques MAY, "La littérature sportive contemporaine"

(Paris 1924), 10, *passim*, pour un autre aperçu sur cet état d'esprit. Les jeunes gens vantés par MASSIS et de TARDE étaient probablement les mêmes que ceux que nous rencontrons au chapitre 12 de "Jean Barois", par R.M. du GARD, (Paris 1913). Ils seraient les contemporains de "l'équipe des intellectuels" de l'Ecole Normale

- (1913), équipe de rugby à XV composée, entre autres, de Jean GIRAUDOUX, Alain FOURNIER, Claude CASIMIR-PERIER, Charles TARDIEU et Alexandre GUINLE.
- (42) COUBERTIN "Essais de psychologie sportive" (Paris 1913), 262. Comparer, dans Agathon, les jeunes gens qui déclarent que le sport leur a donné "un goût du sang" et leur a fait comprendre que la "guerre n'était ni stupide, ni cruelle, ni haïssable. C'est simplement du sport pour de vrai". "Les jeunes gens", 140-44.
- (43) De même, Thorstein VEBLEN, pour qui le sport aidait à conserver "les deux caractéristiques les plus barbares de l'homme primitif: la férocité et la ruse", considérait aussi le sport comme un moyen comparable à la guerre, de dépenser l'excès d'énergie, et de laisser sortir la vapeur. "Théories sur la classe oisive" (Boston 1917), 275, passim.
- (44) Etienne de GREEFF, "Les instincts de défense et de sympathie", (Paris 1947), 166; MAGNANE, "Sociologie du sport", (Paris 1964), 43.
- (45) Jacques LECOMTE, "Jeux des animaux", dans "Jeux et Sports" de Roger CAILLOIS, (Paris 1967), 46.
- (46) "Dès maintenant, il me semble que l'éducation sportive a préparé notre Emile moderne à être bientôt (en allongeant légèrement la formule anglaise), 'l'homme convenable et satisfait dans la place qui lui convient'. Ce serait un joli résultat". "Georges ROZET, "La jeunesse et le Sport", dans Agathon, "Les jeunes gens", 139.
- (47) Ibid, 140-44.
- (48) Charles de SAINT-CYR, "Le Sport, Educateur Social", (Paris 1908), 15-16; J. DUMAZEDIER, "Regards neufs sur le sport", (Paris 1950), 29, 161; M. BERGER, "Pourquoi je suis sportif", (Paris 1939).
- (49) Pour l'Angleterre, voir P. C. McINTOSH, "Le Sport dans la société" (Londres 1968), 72; pour illustration de la situation en France, voir J. OZOUF, "Nous les maîtres", 29, 136.
- (50) Rapport du Commissaire de Police, Bordeaux, dans AD (Gironde), Sociétés sportives (Union régionale gymnastique et sportive).
- (51) "Bulletin de l'Instruction Primaire", (Gironde), octobre 1910, p. 88. L'Union française des Oeuvres laïques d'éducation physique n'a pas été créée avant 1928.

- (52) Maurice MARTIN, "Un grand sport", "Revue philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest", 8 (1905): 6.
- (53) F. SAUVAIRE-JOURDAN, "Les Sports et les Universités françaises", *Revue Internationale de l'Enseignement*, 15 décembre 1913, p. 3-15; AD (Gironde), Sociétés sportives, non classé. Les sécessionnistes ne regrettèrent jamais leur acte. Comparer "Le BEC", 23 décembre 1911. "Vous ne pouvez nier que le BEC, composé de l'élite intellectuelle, est sans aucun doute l'un des clubs sportifs français où l'on trouve le moins de crétiens".
- (54) "Les Sports athlétiques", 10 janvier 1897; COUBERTIN, "Une Campagne", 87.
- (55) BOURDON, "Renaissance athlétique", 26.
- (56) COUBERTIN, "Essais de psychologie sportive", 229. Pourtant, COUBERTIN faisait inlassablement campagne pour que les ouvriers jouissent d'une meilleure instruction. En 1890, il proposait l'exemple des cours du soir dans les universités anglaises. Au début des années 20, il prêcha l'établissement d'universités ouvrières. Voir, par exemple, son "Entre deux batailles", (Paris 1922).
- (57) Comparer F. LAGRANGE: "Si nos écoliers font de l'exercice, ce n'est plus le cas de nos étudiants, tout comme de nos jeunes employés de bureau ou vendeurs dans les magasins". "L'exercice chez les adultes", (Paris, 1897), 3. Le recrutement dans certaines classes est encore plus manifeste au début du sport et de l'athlétisme chez les femmes. Cf. M. Th. EYQUEM, "La femme et le sport", (Paris 1944). Les premières sportives étaient des amazones titrées, telles la Duchesse d'UZES, l'une des premières à bailler des fonds au Général BOULANGER, ou Madame Camille de GAST. Leurs activités avaient un caractère onéreux et exclusif: courses de voitures et de bateaux, tennis, escrime (dans un gymnase réservé aux dames, chez Madame GABRIELLE), escalade, comme Andrée BERTHELOT ou avion, comme Marie MARVINGT.
- (58) Newsome, "Piété et bon savoir", 198, 201.
- (59) "Commission Royale de l'Education Physique en Ecosse", (Londres 1903), procès-verbaux 9628.
- (60) Aurélien SCHOLL, dans "Almanach des Sports", 1899, ii; Louis LYAUTEY, "Lettres de Tonkin et de Madagascar", (Paris 1921), 621 (2 octobre 1898); voir aussi les citations révélatrices dans W.B. COHEN, "Le leurre de l'Empire": Pourquoi les Français sont entrés dans le service colonial", "Journal d'Histoire contemporaine", 4, pt. 1 (1969): 103-16; BOURDON, "Renaissance athlétique", 119, et MARTIN, "Grand Sport", 7.
- (61) Pour cette histoire, telle qu'elle apparaît dans les activités littéraires de l'époque, voir E. WEBER, "Le monde secret de Jean BAROIS", dans "Les origines de la conscience moderne", John WEISS, (Déroit 1965).